

OREN MILLER



J'AGONISE FORT BIEN,
MERC.



Du même auteur, aux éditions de l'Homme Sans Nom :

Le Roi sombre

OREN MILLER

J'AGONISE FORT BIEN,
MERCII.

Les Éditions de l'Homme Sans Nom

Collection dirigée par Dimitri Pawlowski

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2016.

Illustration de couverture : Émile Denis

ISBN : 978-2-918541-23-3

Les Éditions de l'Homme Sans Nom

122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil

E-mail : contact@editions-hsn.com

www.editions-hsn.com

« Tout est faux, tout est possible, tout est douteux. »

Le Horla (1887)
Guy de Maupassant

Ce que disent les fées avant de tuer

Un danseur s'en va danser
Convié au bal des fées
Dans la lande, il danse, il danse
Suivant le pas des belles, il danse.

Ça tourne, ça tourne !

Deux danseurs s'en vont danser
Conviés au bal des fées
Ils sourient, se tiennent les mains
Et comptent leurs pas jusqu'au matin.

Ça tourne, ça tourne !

Trois danseurs s'en vont danser
Conviés au bal des fées
Leurs cheveux de fils dorés
Ondulent en vagues et sentent l'été.

Ça tourne, ça tourne !

Quatre danseurs s'en vont danser
Conviés au bal des fées
La danse se termine
Sur un dernier baiser.

Cinq danseurs s'en vont danser
Conviés au bal des fées
Gare aux danseurs qui se rebellent !
Les fées sont bien cruelles.

Six danseurs ont dansé
Mais agonisent au bal des fées.
On peut entendre chuchoter :

« Tournez ! Tournez ! Jusqu'au sang, c'est mérité. »



PROLOGUE SOUS LES ARBRES

Elle n'était pas *tout à fait* morte. Ayant toujours aimé la précision, et celle-ci lui en ayant toujours été reconnaissante, elle aurait volontiers imposé un *presque* devant le *morte*, si on avait pris la peine de l'interroger sur la question. Tandis que son souffle asymétrique chronométrait ses derniers instants, elle réalisa à quel point un « presque » infiltré entre deux mots pouvait détenir la clef d'une immortalité.

Quelques minutes de quiétude extraites du chaos de l'agonie, quelques lambeaux de conscience passés au travers des dents de la Faucheuse, elle n'était plus rien.

Presque plus rien, se dit-elle, et bien assez.

Cherchant le meilleur usage qu'elle pouvait avoir du reste de sa vie ainsi que de ses jambes, elle mit un pied devant l'autre, et ainsi de suite, jusqu'à clopiner. Devant ses yeux voilés par une douleur plantée de force dans ses membres, le chemin bordé d'arbres menant à la pointe du Groin avait des allures de tableau mystique. C'était comme si, sur son passage, les branches se distendaient en doigts effilés vers son visage. Le vent qui ne cessait jamais de chanter dans cette région sifflait à ses oreilles de bien vilaines choses, et, quand il remontait entre les ramures, son babillage devenait ricanement. Les merveilleux relents d'embruns d'hier, ceux-là mêmes qui saoulaient le cœur des poètes et des amoureux, n'étaient plus qu'effluves âcres dont l'odeur rappelait d'instinct la désolation et l'isolement. La Mort rendait-elle donc toutes choses, autrefois si merveilleuses, à présent si détestables et effrayantes ?

Ou la conscience, tirant le bilan d'une vie, comptait-elle dans la souffrance tout le Mal accompli contre si peu de Bien ?

En définitive, puait-elle la culpabilité ?

Elle eut un violent haut-le-cœur. Quand elle reprit sa respiration juste après, elle fut persuadée que ses poumons venaient de prendre feu. Les flammes qu'elle imaginait grouiller le long de ses organes en tapant contre sa cavité thoracique jaillirent de sa bouche en une toux convulsive. Son cœur flirta avec l'arythmie si passionnément qu'elle pensa qu'il allait se rompre. Personne pour entendre sa plainte, personne pour lui tendre la main. Et, le vent se moquant de plus belle, son murmure condescendant lui tordit les nerfs jusqu'à la faire crier de fureur et d'effroi.

— Tais-toi donc ! désespéra-t-elle. Tu ne sais rien !

Bien après être tombée à genoux sur le chemin terreux, elle réalisa que ses jambes refusaient de faire davantage ce pour quoi elles étaient conçues. Cela n'avait plus d'importance, car peu importait la façon dont on se présentait au Créateur. Debout ou couchée, l'âme n'avait pas de position. Les sons autour d'elle s'atténuèrent jusqu'à disparaître, et leur absence acheva de plonger le décor dans l'absurde. Rien n'était plus réel. Au lieu du ciel, il y avait une palette usagée de taches de peinture séchée. Au lieu des arbres, de drôles de créatures ésotériques, bras noués et doigts aux jointures bosselées tendues en corolle au-dessus de sa tête. Au lieu du vent, le silence impossible d'une nature privée de mouvement. Et au milieu, sa vieille carcasse qui se consumait de l'intérieur d'un mal qu'elle n'avait pas vu venir en elle. Absurde.

— Madame ? Madame, vous allez bien ?

J'agonise fort bien, merci, eut-elle encore la force de penser avant de s'écrouler face contre terre.

La créature qui venait de s'enquérir de la santé toute relative de la victime accéléra le pas pour lui porter secours. Avec une dextérité rude, de celle qu'on trouve généralement chez ceux maniant des animaux de ferme, elle retourna la moribonde sur le dos. Cette dernière lâcha un râle assez douloureux pour l'extirper de sa torpeur. Apercevant le visage de celle qui allait tenir lieu de dernier confesseur, elle se lamenta :

— Pourquoi m'envoyer la plus bête ?

— Pardon, Madame ? répéta sa sauveuse en palpant au hasard le corps dur et presque inerte. Que vous arrive-t-il ? Vous avez mal ? Je... Je vais chercher de l'aide ?

La malheureuse arriva au bout des questions que pouvait contenir sa boîte crânienne. Ses pupilles de chiot tournées vers la victime semblaient demander le mode d'emploi. La mourante fit preuve de compréhension, car, au prix d'un effort qui lui extirpa un couinement d'animal blessé, elle lui fit signe d'approcher, pour lui confier ses dernières instructions. Trop heureuse de trouver là de quoi exécuter quelques ordres, l'héroïne obtempéra avec zèle. Mais elle n'entendit qu'un râle guttural suivi d'un léger gargouillis, comme si un liquide était remonté dans la gorge de la gisante. Cela lui tira une grimace de dégoût encore accentuée par l'odeur aigre de transpiration intense de l'agonisante.

— J'entends pas, se crut-elle obligée de préciser. J'entends pas, madame, qu'est-ce que vous dites ?

Après s'être tordue avec force, celle qui n'en pouvait plus d'agoniser parvint à articuler assez distinctement pour que la moins attentive des créatures puisse saisir le sens de son propos :

— Monsieur, n'est-ce pas un bon coup ?

La femme penchée au-dessus de la mourante ouvrit la bouche, et le son mit quelques secondes à sortir.

— Hein ?

Aucune réponse ne vint.

— Madame ? supplia la pauvre exécutante. Vous vous trompez, je suis pas un *monsieur*. Je suis Marie, vous savez ? Je... Oh ! mon Dieu ! Madame ?

Mais la mourante ne l'était plus.

Elle était *bel et bien* morte.



CHAPITRE I

Heureusement pour lui et sa toute jeune carrière professionnelle, Isabeau disposait d'une paire de jambes interminables lui assurant vélocité et élégance naturelles. Si l'intérêt de la seconde caractéristique échappait encore à ce jeune homme de vingt-trois ans, la première en revanche lui permettait de se sortir d'à peu près toutes les situations. Car une bonne foulée assurait une fuite efficace, laquelle trouvait, sinon à résoudre un problème, au moins à l'éloigner. Isabeau avait donc toujours couru très vite, ce qui lui avait beaucoup servi, et c'était la seule chose dont il tirait un peu de fierté.

Filant donc comme l'éclair entre les rues encombrées de marchands autour de la gare de Dinard, le garçon manqua d'oublier sa première mission : acheter l'édition du jour de *France-Soir*. Tendant l'oreille, il ne mit guère longtemps à localiser le vendeur à la criée clamant les vertus informatives du quotidien et de son jumeau concurrentiel, *Paris-Soir*. Isabeau acheta le quotidien, lequel, en ce 13 mai 1950, titrait en première page : « Les passionnés de courses automobiles retiennent leur souffle au premier départ du tout nouveau Grand Prix de Formule 1 ». Isabeau n'était pas un amateur du genre, faute de connaissances mécaniques et sportives suffisantes, mais les premières lignes de l'article retinrent néanmoins son attention. Cette nouvelle course, installée en Angleterre, prenait place sur un circuit, et les boucles cumulées faisaient couvrir aux coureurs une distance d'environ trois cents kilomètres. Si le reste des informations, concernant pilotes et marques des voitures, le laissèrent de marbre, Isabeau

s'attarda sur le nom du circuit : *Silverstone*. Vraisemblablement natif de Cancale, abandonné non loin de Dinan, et éduqué à Saint-Malo, il avait toujours joui d'un horizon géographique à désespérer d'ennui. Alors, chaque fois que le nom d'un lieu étranger apparaissait dans son champ de vision, la réaction du jeune homme était invariablement la même : il se mettait à rêvasser. La conséquence de cette habitude, jugée fâcheuse par à peu près toutes les personnes qui avaient eu la charge son apprentissage, était qu'il oubliait ce qu'il était en train de faire.

Quand les visions de villes et d'aventures outre-Manche se tarirent, le jeune homme tressaillit. Il courait vite, mais pas assez pour l'importance du retard qu'il était sur le point de prendre. Or, aujourd'hui, il ne pouvait se permettre de décevoir. Isabeau avait été ce qu'on appelait un enfant *en trop* comme il y en avait eu tant dans les années trente. Débarqué dans le monde au mauvais moment au mauvais endroit, il avait été ballotté d'institutions précaires en établissements bancals jusqu'à sa majorité, date à laquelle sa situation se stabilisa, à défaut de réellement s'améliorer. Une vieille connaissance d'un de ses professeurs, un avocaillon de Saint-Malo en mal de philanthropie et de compagnie, avait fait de lui son assistant. Et, depuis trois ans, Isabeau exerçait le noble métier d'homme à tout faire, d'esclave administratif, auprès d'un homme de loi accablé par le manque d'ambition. Même si le jeune homme avait toujours eu la détestable manie d'espérer au-dessus de sa condition et de juger sévèrement la pauvreté intellectuelle de son apprentissage, il était bien conscient que travailler pour un avocat, même aussi peu actif, était mieux que ce à quoi sa classe sociale l'avait destiné.

Mais tout cela était peut-être sur le point de changer, du moins s'il exécutait avec zèle la mission que son seigneur et maître lui avait confiée la veille. L'une des rares affaires un peu importantes que ce dernier avait eu à traiter au cours de sa carrière l'avait fait collaborer avec un notaire des beaux quartiers de la capitale. Aux dires de l'avocat, une amitié professionnelle s'était ensuivie et avait abouti, dix ans plus tard, au *prêt* d'Isabeau au notaire, lequel débarquait à Dinard pour régler quelques affaires. Le garçon pensa que, s'il se débrouillait bien – et il ne comptait bien tout mettre en œuvre pour y parvenir –, ce notaire

à l'envergure d'une capitale pourrait lui apprendre des choses dignes de son appétit de connaissances.

Quelques foulées véloces plus tard, Isabeau entra enfin dans la gare. Celle-ci était à l'image de la ville : élégamment et richement sur le déclin. La crise de 29 avait mis un terme aux espoirs des entrepreneurs et élus locaux de faire recouvrer son ancienne grandeur balnéaire à celle qu'on nommait la « *perle de la Côte d'Émeraude* ». Depuis la fin de la guerre, les instigateurs anglais de la gloire de la ville avaient définitivement déserté les lieux et leurs vents constants pour leur préférer la chaleur exotique de la Côte d'Azur. Ils avaient laissé derrière eux les fêtes somptueuses, les demeures aristocratiques et les hôtels précieux qui, privés des sourires et de la musique de leurs clients, n'étaient plus que des coquilles vides.

Partout dans le hall de la gare, les immenses fenêtres orientaient subtilement les rayons du soleil à travers le prisme abstrait de leurs carreaux colorés et tachaient de gros points lumineux les murs et les sols. À mesure que la journée avançait en âge, et que le ciel rougissait, les pierres des façades se gorgeaient de nouvelles couleurs, ce qui redonnait sa flamboyance d'origine à l'édifice. Traversant ombres et lumières, Isabeau chercha du regard le panneau d'affichage des horaires de trains. Information assez peu utile, car, depuis la création du réseau ferroviaire, tout le monde savait que les trains arrivaient non pas quand on le prévoyait, mais quand ils jugeaient bon de le faire. Par chance pour Isabeau, son train avait justement décidé d'être en retard. Ce délai providentiel supplémentaire lui permit de se rendre tranquillement sur le quai et de sortir de sa poche le petit carton sur lequel il avait inscrit en belles lettres le nom du voyageur attendu.

Voulant que la première impression qu'il ferait au citadin soit la meilleure, il tourna la tête vers les vitres côté gare et vérifia méticuleusement sa mise. Ses cheveux noirs épais, et un peu longs sur la nuque et les oreilles, auraient mérité d'être disciplinés selon les codes de la mode en vigueur dans les magazines. Il tricha en plaquant sa chevelure en arrière et en vissant sur son crâne sa casquette gavroche pour coincer le tout. Naturellement glabre, il semblait rasé de près sans toutefois avoir à le faire. Sa peau blanche et harmonieuse était marquée d'un grain de beauté sous l'œil droit et d'une

discrète fossette sur le menton qu'il trouvait trop féminine à son goût. Toutes ces caractéristiques en faisaient un garçon plutôt très agréable à regarder. Pour l'occasion, il avait enfilé ses plus beaux habits, un pantalon à pinces marron clair et une chemise aussi blanche que possible recouverte en partie par un pull côtelé sans manches, lequel dissimulait de jolies bretelles. L'ensemble pouvait donner le change, si on ne s'attardait pas sur les détails trahissant l'usure de ses chaussures et le rafistolage à répétition de ses vêtements.

Le train arriva finalement en gare. C'était un vendredi en fin d'après-midi, et le quai se remplit soudain d'un flot de voyageurs échappé des wagons. La plupart étaient des travailleurs venant de Rennes ou des Parisiens forcés pressés de se ressourcer dans leur région natale le temps d'un repos dominical. Malgré sa grande taille, qui le faisait dépasser d'une tête la majorité de ses congénères, Isabeau tendit le cou et dressa son écriteau. Il ignorait à quoi ressemblait l'homme qu'il devait accueillir. Depuis la veille, son imagination, jamais à court d'inspiration, s'était perdue en conjectures et supputations. Selon le peu d'informations qu'il avait réussi à extraire de son apathique employeur, il savait que le citoyen était un notaire très coté de la capitale. Le portefeuille de ses clients était presque exclusivement composé de riches patrimoines, car l'individu était connu pour être un magicien de l'immortalisation des fortunes. Il fallait comprendre par là l'art et la manière d'anticiper la mort des plus riches afin de transmettre l'ensemble de leurs biens sans trop exciter l'État et sa voracité financière. Le jeune homme en avait déduit qu'un des privilégiés de la région avait dû passer de l'autre côté de la rive ou était sur le point de le faire, et avait de ce fait grand besoin de transmettre son patrimoine le plus discrètement possible. Isabeau avait donc visualisé un homme d'âge mûr à l'air austère, car nécessairement très concentré, et à l'œil vif, car forcément un peu roublard. Un costume noir, riche et élégant, cependant dénué de fioritures pour afficher sérieux et efficacité. Enfin, il porterait sûrement un haut-de-forme, parce que les gens influents portent toujours des hauts-de-forme.

Mais bien qu'Isabeau examinât attentivement les voyageurs, rien de ce qu'il vit défilé devant lui ne correspondait à la description pourtant très précise de son subconscient. Et soudain, un doute affreux l'envahit. S'il s'était trompé de train, d'heure, de jour,

de ville ? Si son employeur avait tout simplement mal lu la lettre ? Le garçon fit travailler ses méninges et repassa dans son esprit la dernière conversation qu'il avait eue avec l'avocat. Au mot près.

— Vous êtes dans le mauvais sens.

Isabeau sursauta et fit volte-face. Il se retrouva nez à nez avec un homme à la trentaine bien consommée, aussi grand que lui, et à l'élégance vestimentaire assez éloignée de l'idée de sobriété et de discrétion. Comble de tout, il avait troqué le haut-de-forme contre un fedora couleur chocolat.

— Monsieur Fauconnier ? tenta Isabeau avec la plus grande assurance dont il pouvait faire preuve, en l'occurrence assez peu. Monsieur Évariste Fauconnier ?

— C'est bien cela, jeune homme, répondit le notaire d'une voix charmante avant de se saisir du journal tenu par son interlocuteur. Vous êtes donc le *service* que me devait mon vieil ami Jacques.

Isabeau acquiesça, bien qu'il pensât que verbaliser la réponse eût été plus professionnel.

— Quel est votre nom ?

Se présenter. Pourquoi cela ne lui avait-il pas traversé l'esprit, plutôt que la déception de ne pas voir de haut-de-forme ?

— Henri Le Du, s'empressa-t-il de répondre, par souci d'efficacité.

Le notaire eut un léger mouvement de tête. Tout dans ses traits de visage, droits et symétriques, révélait une nature volontaire et affirmée. Quant aux billes luisantes de ses yeux clairs, l'étincelle puissante jaillissant à chaque battement de paupières ne cachait rien de la vivacité de son esprit.

— Hmm... Je pressens que ce n'est pas tout à fait votre nom, n'est-ce pas ?

Comme s'il venait d'assister à un tour de magie, le jeune homme, stupéfait, ouvrit grand ses yeux noirs.

— Comment le savez-vous ?

— Par moments, j'ai des visions.

— Je... Vous... Sérieusement ?

— Sérieusement ? Non. Je suis notaire, répondit l'homme, l'air navré. Et donc obsédé par la paperasse. J'ai lu les informations que m'a données votre employeur dans son courrier de réponse.

Le garçon serra discrètement les poings.

— Je... En fait, Henri est mon deuxième prénom. Mon premier prénom est Isabeau, mais je préfère Henri, expliqua-t-il sur un ton plus froid.

— Un prénom exclusivement féminin souvent attribué à des reines ; soit vos parents avaient beaucoup d'humour, soit ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient.

Les maxillaires du jeune homme se crispèrent.

— Va pour Isabeau, Votre Altesse, j'ai moi aussi d'humour, poursuivit l'homme de la capitale d'une voix chantante. Vous m'appellerez Évariste. À mon sens, le protocole cache bien souvent plus de mépris et d'incompétence que de respect.

Sur ces mots, Évariste Fauconnier gagna l'intérieur de la gare, laissant son nouvel assistant planté sur le quai, face à une malle d'une taille monstrueuse. La bête était heureusement sanglée sur un diable, ce qui facilita la tâche d'Isabeau dans sa manipulation. Pressant le pas, le garçon rejoignit son nouveau seigneur, qui semblait parfaitement à l'aise concernant la destination à prendre. Le tout récent commis ne put s'empêcher d'examiner ce singulier personnage si peu en rapport avec ce qu'on attendait d'un notaire parisien, bien que ce fût le premier de son espèce qu'il rencontrât. En lieu et place de l'habit sombre attendu, un costume trois-pièces taillé sur mesure éclatait en un brun chaud finement rayé de beige. Sous le chapeau aux finitions délicates, Isabeau devinait une coupe courte impeccablement gominée. Le visage empreint de caractère accueillait des yeux clairs, un nez d'une rectitude de sculpture et une bouche pincée soumise à un tic de sourire toujours vaguement oblique. Cette manie plaquait sur le visage du notaire un air d'autosatisfaction sournoise qui compliquait fortement la tâche de quiconque voulait lui faire confiance.

— J'ai noté tout à l'heure que vous avez bégayé, affirma Évariste en interrompant la réflexion de son interlocuteur. Vous n'êtes pas handicapé, au moins ?

Interloqué, le jeune homme mit quelques secondes à trouver ses mots.

— Qu... Je... Non ! Bien sûr que non, répondit-il en réprimant une grimace.

— Je n'ai rien contre les personnes handicapées. Mais, soyons francs, elles travaillent plus lentement que les autres.

— Je ne suis pas handicapé.

— À la bonne heure ! Suivez-moi, nous allons sur la gauche.

Les deux hommes prirent la direction de la plage de l'Écluse et de la pointe de la Malouine.

— Vous m'assurez que vous n'êtes pas non plus stupide ? s'inquiéta Évariste au bout de quelques minutes de silence. Parce qu'à choisir je préfère un handicapé intelligent à un imbécile valide. Or le fait est que Jacques m'a donné très peu d'informations vous concernant.

L'imagination d'Isabeau se demanda soudain combien pouvait peser la malle qu'il tirait, et si elle pouvait se jeter.

— Je ne suis pas stupide, confirma-t-il, les lèvres pincées.

— Allons, ne faites pas cette tête ! Vous vous habituerez à mon antipathie naturelle et à mon manque assumé de toute forme de diplomatie.

Le jeune homme serra plus fort la poignée du diable, comme un guerrier assurant sa prise sur sa massue, et conclut en son for intérieur que cet homme avait dû souffrir bien plus que lui dans la cour d'école.



À Dinard, ce qu'on appelait « la Malouine » formait un monde à part, composé d'une enfilade de demeures somptueuses accrochées à un morceau de côte situé entre la plage de l'Écluse et celle de Saint-Énogat. Pour pénétrer dans ce faubourg aristocratique, il suffisait de pousser la grille en fer forgé située à l'entrée de l'avenue Poussineau et de posséder un patrimoine assez conséquent pour ne jamais avoir à se soucier du prix des choses. Racheté en 1879 au duc Edmé d'Audiffret-Pasquier par Auguste Poussineau, le bout de côte quasi vierge fut bientôt semé de villas au chic ostentatoire et affublées de

noms aussi fantasmagoriques que *Bon-Repos*, *Belle-Vue* ou *Roches-Noires*.

Passant la grille d'entrée, le curieux faisait face à un double rang de portails finement sculptés qui cachaient bien mal les futaies de pins, chênes et autres acacias. Tandis que la vigne vierge, la glycine et la rose trémière tourbillonnaient autour des porches, les bâtisses lumineuses se livraient soudain à la vue du passant à intervalles réguliers. De ce côté-là du rivage, on ne pouvait distinguer la mer dissimulée par les façades en briques, les tourelles et les pignons qu'on retrouvait sur presque toutes les constructions. Seul le bris des vagues, tout proche, trahissait la proximité de l'océan, sans qu'on soit pour autant en mesure de le localiser avec précision.

Vue du large, la Malouine était comme un mur de roches au pied duquel courait un sentier qui épousait les courbes de la côte. Au-dessus trônaient les plus belles demeures, celles qui pouvaient se prévaloir du privilège d'ouvrir sur l'infini de l'océan. Et à l'extrémité appelée « la pointe de la Malouine », qui avançait vers Saint-Malo, se dressait comme la proue d'un vaisseau royal fendant les flots la fameuse villa des *Roches-Brunes*. Pour défier la nature du terrain, un double mur de soutènement avait dû être construit, et les enceintes de la demeure, tels de véritables remparts, évoquaient les anciens systèmes défensifs de la région. Fière de son inimitable positionnement, la propriété disposait d'une vue unique sur les quatre points cardinaux.

— Les Roches-Brunes ? toussa Isabeau après avoir lu sur le panonceau de porcelaine azur fiché à l'auvent le nom de la villa. C'est là que vous logez ? Vous possédez les Roches-Brunes ? Sans rire ?

— Non, je ne *possède* pas les Roches-Brunes, répondit Évariste en poussant le portail. Cette demeure appartient à l'un de mes amis. Je lui ai rendu suffisamment de services pour pouvoir jouir de cette splendeur lorsque j'en ai envie.

Le garçon n'eut que faire de l'explication. Subjugué par le spectacle, son cerveau ne put se concentrer sur rien d'autre. Une fois la porte d'entrée passée, la magie continuait d'opérer. La demeure de style néo-Louis XIII comptait une vingtaine de pièces qui presque toutes donnaient sur la mer. Le salon-salle à manger

ouvrait sur une vaste terrasse en pierres claires d'où on pouvait contempler Saint-Malo à l'ombre des pins parasols. En contrebas, un jardin descendait jusqu'à la mer, et, à son bout, un portique donnait sur la promenade longeant la côte.

Après avoir abandonné l'imposante malle entre deux méridiennes du salon, le nouveau commis du notaire était venu se figer sur la terrasse. Frappé par l'incroyable chorégraphie du ciel et de l'océan autant que par l'explosion des couleurs et des lumières semblant tout droit extraites de l'esprit divin, Isabeau était hypnotisé. Le soleil rasant avait mis le feu aux nuages denses, et, tordus par le vent, ceux-ci ressemblaient au ventre d'un dragon accrochant presque par endroits le toit des villas.

— Tout va bien, votre chambre est à l'étage et donne aussi sur l'océan, rassura Évariste sur un ton amusé.

— Je reste là ? s'étonna Isabeau en cachant mal son excitation d'enfant un matin de Noël.

— La maison possède un grand nombre de pièces réparties sur plusieurs étages. Je pense que, même en comptant la cuisinière, et le maître d'hôtel qui ne devrait pas tarder à faire son entrée, toute cette foule devrait être tolérable, n'est-ce pas ?

Isabeau n'écouta pas plus cette explication. Pénétrer dans les Malouines était déjà largement plus qu'il n'avait jamais espéré, alors demeurer même une seule nuit dans les bras des Roches-Brunes, c'était toucher du doigt la toge de Dieu. À supposer que Dieu en portât une, ce dont le commis ne doutait pas.

— Venez m'aider, ordonna Évariste en désignant la malle infernale. Il faut sortir les livres qui s'y trouvent.

Le garçon obtempéra avec un zèle parfait. Au milieu des nombreux costumes de belle facture et autres objets de toilette dont il ignorait jusqu'à la raison d'être se trouvaient des dizaines d'ouvrages aux belles couvertures de cuir. À mesure qu'il les sortait, le jeune homme en profitait pour en lire les titres et quelques encarts. Il s'agissait majoritairement d'ouvrages de droit, mais aussi de quelques œuvres littéraires d'auteurs au nom étranger. Isabeau n'avait jamais vu autant de livres précieux, pas même chez l'avocat. Tandis qu'il remettait les piles à Évariste, lequel s'appliquait à les ranger avec une méticulosité un tantinet maniaque, une pochette en cuir glissa à terre. En tombant au sol, elle s'ouvrit en

deux et dévoila la photo d'une femme blonde. Ne pouvant contenir son vice de curiosité, Isabeau ramassa l'objet et examina le portrait. La dame était jeune, la vingtaine tout au plus, selon le jugement du garçon. Elle affichait un sourire radieux qui magnifiait le plus joli visage qu'il ait jamais vu.

La contemplation fut de courte durée, car Évariste lui prit le portrait des mains avant de le placer dans la poche intérieure de son costume. Il l'avait fait sans précipitation mais avec fermeté. Son commis le fixa, pour jauger la réaction du notaire. Peine perdue, le visage d'Évariste dévoilait la particularité d'être aussi figé que mobile, et, quand il se lissait, il devenait impossible d'y déceler la moindre émotion. Le jeune homme regarda son nouveau patron s'enfoncer dans le fond de la pièce et continuer son rangement. Le notaire faisait partie de ces gens qui se tiennent droit quoi qu'ils fassent, assurant un équilibre volontaire parfait à chaque foulée. Typiquement le genre de créature qu'on préférerait éviter plutôt que bousculer. Isabeau enviait ce talent, car il en avait toujours voulu à la nature de lui avoir joué le bien vilain tour de le faire si grand. Il ne savait jamais quoi faire de son envergure, et n'avait guère eu d'exemples prouvant qu'on pouvait en faire quelque chose. Jusqu'à présent.

— Pourquoi vous être déplacé en personne à Dinard ? demanda brusquement le commis sans se rendre compte que cela dépassait les limites de la politesse.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que j'ai assez de personnel pour déléguer mes affaires ?

— Rien, reconnut le garçon avec une expression de gêne. Enfin, si. Mon employeur m'a dit que vous étiez une sorte de spécialiste des grosses fortunes, c'est ça ? Si c'est vrai, votre office doit être prospère, et donc vous avez de l'aide.

— Ah vraiment ? Jacques vous a dit ça ?

Isabeau haussa timidement les épaules tout en époussetant distraitement une couverture en cuir.

— Disons que j'ai peut-être lu quelques-unes des lettres qu'il vous a envoyées.

Avec l'air d'un chat patient qui observe un poisson dégringoler hors de son bocal, Évariste tira ses lèvres pincées en son sourire asymétrique.

— Pas handicapé, ni stupide, mais clairement sournois.

— Si devoir rappeler chaque soir à son patron l'orthographe de certains mots parce qu'après vingt heures la bouteille de whisky qu'il boit quotidiennement le rend incapable de rédiger la moindre lettre est un acte de sournoiserie, alors, d'accord, je suis sournois.

Le notaire dressa un sourcil. Isabeau retint sa respiration, dans l'hypothèse où quelqu'un aurait pu remonter le temps. En pareil cas, respirer était contre-indiqué.

— Je... Désolé, bafouilla le jeune homme. Je ne voulais pas dire ça.

Enfin, je le pense mais je ne voulais pas le dire, corrigea-t-il dans sa tête en priant pour que sa mine honnête le sauve de sa franchise hors de propos.

— Vous avez répété ?

— Quoi ?

— Ce que vous venez de dire.

— Non ! s'offusqua le jeune homme.

— Tant mieux, vous êtes donc juste bavard et franc. J'aime ça, ça me distrait.

Piqué au vif, Isabeau ne sentit pas ses pommettes rougir.

— L'affaire qui m'amène ici est un peu spéciale, consentit à révéler Évariste.

— *Spéciale ?*

— Votre curiosité confine à la pathologie.

— Veuillez m'excuser.

— Allons donc, rétorqua le notaire en balayant l'air d'un revers de main, si tous les déments devaient s'excuser de l'être, croyez-moi, le monde serait plus intolérable qu'il ne l'est déjà. Vous aimez les huîtres ?

Le jeune homme ne répondit qu'au bout d'une minute qui s'éternisa bien au-delà du raisonnable.

— Je... Je ne sais pas, je n'en ai jamais mangé, balbutia-t-il non sans une pointe de honte.

— Alors vous goûterez ce soir, et vous saurez.

Le notaire s'employa alors à allumer toutes les lampes du salon. La pièce était vaste et rectangulaire. Des oiseaux blancs exotiques piquaient la tapisserie pourpre, et la projection frissonnante des lampes donnait l'impression qu'ils volaient de mur en mur.

Reliant le plafond encadré de moulures au parquet foncé, quatre colonnes blanches vaguement inspirées de l'Antiquité pimentaient la géométrie de la pièce.

Bien que ce mois de mai fût de nature douce, les soirées demeuraient fraîches, et, lorsque les deux hommes étaient arrivés, un feu ronronnait déjà dans le foyer d'une immense cheminée Louis XIII.

— L'une de mes plus vieilles clientes vient de décéder, finit par confier Évariste, l'air un peu trop détaché. En fait, c'était plus qu'une cliente, c'était une amie.

Le visage du garçon se froissa d'une émotion instantanée, comme si sa nature ne disposait d'aucun filtre aux sentiments d'autrui qu'il intégrait immédiatement comme les siens propres.

— Toutes mes condoléances, dit-il avec sincérité.

— Elle était âgée et a vécu une belle vie. C'est une maigre consolation, en vérité. Je tiens donc à être là, en personne, pour gérer l'exécution de son testament, et surtout soutenir ses enfants.

À défaut de trouver mieux à dire ou à faire, Isabeau se contenta de hocher la tête. Mais son mutisme ne dura guère. Croyant détendre l'atmosphère et meubler le vide, il enchaîna maladroitement :

— Je comprends mieux pourquoi vous avez choisi de résider ici. Presque toutes les fortunes de la région se concentrent à Dinard.

— Oh, ce n'est pas pour ça, corrigea Évariste. Si ma cliente disposait bien d'une résidence secondaire à la Malouine, elle vivait en fait à Sainte-Marie-la-Grise. Je loge aux Roches-Brunes parce que c'est la plus jolie maison de ce coin-ci de la côte.

— Je vois, murmura le jeune homme sur un ton d'évidence.

Soudain, une créature plus morte que vive fit son entrée en interrompant la discussion des deux hommes. Avant même que cette dernière prononçât le moindre mot, Isabeau sentit un désagréable frisson râper sa colonne vertébrale. Il détesta l'effet. De prime abord, l'animal en question avait tout l'air d'un homme âgé, mais en réalité ses yeux en retrait, l'ombre de ses sourcils broussailleux et ses maxillaires si saillants qu'on pouvait deviner le blanc des os sous la peau grise en faisaient plus un spectre qu'un être humain.

— Georges ! lança Évariste avec enthousiasme. Je commençais à m'inquiéter.

— Je vous présente mes excuses, Monsieur, déclara le spectre d'un ton évidemment lugubre. J'étais chez le garagiste. La Cadillac sera prête demain comme vous le souhaitiez.

— Parfait. J'aime cette voiture.

— Monsieur, reprit Georges, je dois vous dire qu'en rentrant j'ai trouvé un homme sur le palier qui désirait vous voir. J'ai pris la liberté de lui signifier qu'il n'était plus l'heure de recevoir. Cependant, il a insisté.

Ça fait vraiment beaucoup de mots pour une si petite information, pensa Isabeau.

— Il a *insisté*, répéta Évariste dont les yeux brillèrent aussitôt de plus belle. Comment ?

— Pardon, Monsieur ?

— Comment a-t-il insisté ? En suppliant, en menaçant, en pleurant ?

— Avec insistance, monsieur. Mais, si je puis me permettre d'ajouter, il l'a fait avec beaucoup de classe.

— Vous faites bien de le préciser, en effet. La classe fait tout passer. Au fait, vous aimez les huîtres ?

— Tout dépend de leur origine, monsieur, répondit le majordome sur un ton invariable d'employé des pompes funèbres.

— Alors je crains de devoir me fier au professionnalisme de la cuisinière, regretta Évariste.

Isabeau hallucinait. C'était la conversation la plus bizarre à laquelle il avait jamais assisté. Il se mordit l'intérieur de la lèvre pour éviter de sortir de son rôle d'esclave et de se faire congédier avant même d'avoir commencé son nouveau travail.

— Que dois-je faire, Monsieur ?

— Mon Dieu, je n'en sais rien, je ne suis pas spécialiste en huîtres.

— Je faisais référence à l'homme qui souhaite vous voir et attend en bas.

— Eh bien, faites-le entrer. Je croyais ce sujet tranché.

L'homme de maison tourna les talons et s'en alla prévenir le visiteur que la classe lui permettait donc d'être reçu en dehors des heures de bienséance.

— Qui est cet homme ? demanda Isabeau, au bord de l'implosion.

— Je l'ignore, je n'étais pas à la porte d'entrée, rétorqua Évariste.

— Vous savez très bien de qui je veux parler, déclara son interlocuteur en plantant son regard profond dans celui du notaire.

Comme s'il était surpris en plein mensonge, Évariste afficha un air faussement désolé.

— *Georges* ? formula-t-il, l'air soudain terriblement sérieux. Il est le maître des clefs de la villa. Personne ne sait depuis combien de siècles il erre entre les façades de briques de cette demeure ancestrale. Certains pensent qu'il est le revenant d'un ancien duc de Bretagne.

Isabeau plissa les yeux avant de répliquer froidement :

— Considérant que les Roches-Brunes ont été construites il y a à peine cent ans, il ne hante pas les lieux depuis très longtemps.

Le notaire frappa une fois dans ses mains, et un sourire plus appuyé manqua d'entrouvrir ses lèvres.

— Brillant ! se réjouit-il avec emphase. Cela étant, je ne suis pas non plus certain qu'il s'appelle vraiment *Georges*.

La porte du salon-salle à manger s'ouvrit encore, et le domestique se présenta aux deux hommes.

— Monsieur ? Monsieur Dorian Lozac'hmer, annonça-t-il avec autant de protocole que s'il s'était trouvé à la cour du Roi-Soleil.

Le notaire et son commis se penchèrent de concert sur la gauche pour distinguer l'invité qui apparaissait derrière la haute silhouette du majordome. Le visage d'Évariste s'éclaira.

— Dorian ! Je vous en prie, approchez. Merci, Georges. C'est bien *Georges* ?

— Adam, Monsieur.

— Je n'étais pas loin. Merci, Georges.

Ce dernier se retira avec une dignité impériale.

— Je suis désolé de vous déranger à cette heure-ci, mon cher Évariste, s'excusa le visiteur après avoir ôté son chapeau melon ainsi que son manteau gris.

— Tss, pas d'excuses entre nous. Venez vous asseoir et vous mettre à l'aise.

Selon les premières observations d'Isabeau, l'homme était à peine plus âgé que lui. Difficile de savoir avec exactitude, car l'élégance d'un vêtement vieillit toujours un peu. Sans être quelqu'un de beau au sens classique du terme, l'individu avait du charme. Un très léger signe d'embonpoint au niveau de l'estomac qui tirait un peu sur sa veste lui donnait un côté sympathique et adoucissait le snobisme de sa tenue. Le visage ovale de l'inconnu se dessinait tout en harmonie, et une fine moustache très bien taillée le faisait vaguement ressembler à Laurence Olivier. Enfin, ses cheveux blonds ondulés plaqués en vaguelettes sur son crâne achevaient de le donner un air de modèle de magazine.

— Isabeau, déclara Évariste, je vous présente Dorian Lozac'hmer, le fils de l'amie dont je vous ai parlé. Dorian, voici mon commis temporaire. Comme vous, un pur produit régional.

Ledit *pur produit régional* ravala une brusque bouffée de colère et salua le visiteur d'un mouvement un peu raide. Mais le sourire chaleureux de Dorian le mit très vite à l'aise. Il émanait de sa personne une telle bienveillance et une telle affabilité qu'au bout de quelques minutes il donnait l'impression d'avoir toujours été un ami. Pour autant, Isabeau n'était dupe ni de leur différence de condition sociale ni de l'immense tristesse que l'impeccable éducation bourgeoise lui imposait de dissimuler. Derrière la gentillesse de son sourire, cet homme était dévasté. Isabeau savait d'instinct débusquer la désolation où qu'elle se cachât.

Évariste fit un signe entendu à son commis, qui ne comprit rien à l'information dont il était visiblement censé décrypter le sens. Devant l'insistance du notaire, qui réitéra le signe, Isabeau finit par hausser les épaules d'incompréhension, faute de communication verbale appropriée.

— Servez-nous un verre, traduisit le mandataire judiciaire avec dépit.

Le garçon écarquilla les yeux.

— Mais... Je... Où... ? bafouilla-t-il en tournant un regard perdu partout autour de lui.

— Il bégaie, précisa Évariste à son invité. Mais pas tout le temps. C'est très étrange, comme symptôme.

— Je ne bégaie pas ! se défendit le commis avec spontanéité avant de se mettre à ouvrir tous les placards du salon pour trouver

une bouteille, des verres, ou quelque chose d'équivalent qui clouerait le bec à son maître.

— Alors, racontez-moi, comment vous sentez-vous ? s'enquit Évariste en s'asseyant sur le fauteuil en face de son ami. Et votre sœur ?

Dorian croisa les jambes lentement. Par ce geste, il donna l'impression de se laisser le temps de reprendre le contrôle de ses émotions.

— Je... *Nous* allons aussi bien que possible, compte tenu des circonstances.

Sa voix s'était soudainement éteinte, et son être tout entier semblait s'étioler.

— Votre mère était une femme exceptionnelle, *véritablement* exceptionnelle. J'espère que vous savez que je ne dis pas ça par simple courtoisie.

— Ma mère s'amusait beaucoup du fait que vous n'avez jamais été courtois avec personne, précisa l'invité en souriant timidement. Je sais que vous entreteniez une relation spéciale. Je me souviens l'avoir vue tant de fois concentrée sur la lecture de vos lettres, et sur les réponses qu'elle en faisait.

— Elle était brillante, ajouta Évariste sur un ton rêveur, un esprit libre. Infiniment libre et en avance sur son époque. Je l'admirais.

Pour la première fois depuis qu'ils s'étaient rencontrés, Isabeau eut l'impression que le notaire ne jouait pas et ne trichait pas avec les mots. Il fit attention à graver dans sa mémoire l'expression du visage d'Évariste, afin d'avoir un point de comparaison pour les futures pirouettes verbales que le notaire ne manquerait pas de faire.

— Dieu sait que sa liberté d'expression a pu lui jouer des tours, nota Dorian avec mélancolie. Mais au final les gens s'étaient habitués à ses excentricités, car cela faisait des années que personne ne lui tenait plus tête. Excepté vous, bien sûr.

— Si je ne l'avais pas fait, j'aurais perdu tout crédit auprès de votre mère.

D'un geste des mains, Dorian lissa ses cheveux au niveau des tempes. Il décida de changer de sujet.

— Je connais votre passion commune pour l'histoire. Je pensais... Plutôt... ma sœur et moi avons pensé vous laisser choisir dans la bibliothèque les ouvrages historiques qui vous intéressent.

— Oh non, je vous en prie, c'est beaucoup trop ! La collection de votre mère est incroyable, elle doit aller à un musée, pour profiter à tous.

— S'il vous plaît, supplia Dorian, les yeux luisants. Je connais votre position concernant l'intelligence des masses, ou l'absence d'intelligence des masses, et je suis persuadé que ma mère aurait voulu que vous preniez soin de ses bijoux. Agathe et moi y tenons.

Avançant une main souple vers l'épaule de l'endeuillé, Évariste l'effleura brièvement. Isabeau choisit cet instant pour leur tendre deux verres de porto, à sa grande fierté.

— Il faudra aussi s'occuper des chevaux, je ne crois pas que nous pourrions les garder. Je veux dire, je n'ai aucune idée de...

Dorian dut s'interrompre ; l'émotion remontant le long de sa trachée contractait violemment sa gorge. Ses interlocuteurs respectèrent un instant de silence pour ménager la pudeur de l'homme.

— Ne vous inquiétez pas, mon ami, rassura Évariste après un moment, je suis venu précisément pour vous soulager de toutes ces questions. À présent que je suis là, vous pouvez vous reposer sur moi. Je vais m'occuper de tout.

Après un soupir de nature à fendre toutes les âmes environnantes, Dorian se ressaisit.

— Nous serons vraiment heureux de vous revoir à Sainte-Marie, Agathe et moi.

Joignant les mains devant son menton en signe de réflexion, Évariste fixa intensément son interlocuteur.

— Mon cher, pourquoi vous être déplacé ici si tard ? Comme je vous l'ai indiqué dans mon courrier, je serais venu chez vous dès demain matin.

D'un mouvement brusque, Dorian se cambra sur son siège. Il semblait nerveux.

— Qu'y a-t-il ?

Le notaire savait remarquablement bien jouer sur les tonalités de sa voix. Tantôt grave et rugueuse ou condescendante et sévère, tantôt douce et charmeuse. Il y avait quelque chose de reptilien chez lui qu'on sentait au premier regard sans savoir d'où cette impression pouvait venir.

— En réalité, finit par avouer Dorian après une longue hésitation, je voulais vous voir ailleurs qu'à la maison. Loin des oreilles

indiscrètes. Vous savez comment sont les gens dans les petites villes. Ils passent leur temps à parler et à colporter. Je ne veux pas inquiéter Agathe.

Le silence se fit dans la pièce. Dorian sortait péniblement de sa réserve bourgeoise. car Il semblait avoir grand besoin d'un confident. Évariste donna le petit coup de pouce qui manquait à son invité pour se laisser aller :

— Allons, vous savez que tout ce que vous me direz restera entre nous. Vous pouvez parler en toute liberté. Qu'est-ce qui vous pèse à ce point que vous ne puissiez le confier à votre propre sœur ?

Vidant l'air de ses poumons, Dorian se lança d'une traite :

— Je crois qu'il est arrivé quelque chose à ma mère.

Au comble du suspense et pendu aux lèvres de l'invité, Isabeau oublia toute bienséance hiérarchique et s'assit, lui aussi, dans un fauteuil.

— Oui, il lui est arrivé quelque chose, confirma Évariste en articulant chaque syllabe. Elle est *morte*.

La réaction de Dorian fut immédiate. Il bondit hors de son siège et se mit à faire les cent pas.

— Non, vous ne comprenez pas ! lança-t-il, de plus en plus agité.

— S'il vous plaît, calma Évariste, expliquez-vous. Prenez votre temps, je vous écoute.

Moi aussi, même si ça n'intéresse personne, pensa le commis en reposant la bouteille d'alcool qu'il avait machinalement gardée en main.

— Je crois qu'on a précipité ma mère dans la mort, révéla Dorian si rapidement que ses deux interlocuteurs mirent quelques secondes à comprendre les implications de sa phrase.

— Pardon ? lâcha le notaire, stupéfait. Que voulez-vous dire exactement, qu'on l'aurait assassinée ?

— Oh non ! pas du tout ! Enfin... Comprenez-moi, je ne suis pas de ces paranoïaques qui ne peuvent accepter les tragédies de la vie. Ma mère était âgée, et, quoique relativement bien portante, elle n'était pas immortelle. Seulement, depuis quelques mois, elle était extrêmement agitée et angoissée. Pour être totalement honnête, ma sœur et moi ne l'avions jamais vue aussi perturbée.

Évariste changea de position et cala son dos au fond de son siège. Ses yeux vifs semblaient s'être enfoncés dans l'ombre de ses arcades.

— Vous lui avez demandé ce qui la troublait ?

— Bien sûr. Nous avons même plusieurs fois appelé le médecin parce qu'elle ne parvenait plus à dormir. Mais vous savez comment elle était... Jamais de confidences sur ses peurs ou ses appréhensions. Elle nous protégeait. Elle nous a toujours protégés.

— En dix ans, je ne l'ai jamais vue perdre son sang-froid. Votre mère était un roc.

— Si seulement vous aviez pu lui rendre visite ces dernières semaines, vous n'auriez pas reconnu votre amie, mon cher. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même, sans cesse sur le qui-vive.

Dorian soupira de désespoir.

— Non mais, est-ce que vous m'entendez ? Vous devez me prendre pour un fou.

— Je ne juge jamais, vous le savez, déclara Évariste avec aplomb. Il est possible que, se sentant décliner, votre mère se soit tout simplement inquiétée de vous laisser seuls, vous et votre sœur. Vous n'aviez qu'elle comme famille, et sa fortune est complexe à manier.

— Je ne pense pas que ce soit cela. Nous gérons sa fortune et ses affaires depuis deux ans déjà. Elle tenait à ce que la transition se fasse en douceur quand elle partirait. Elle nous a toujours appris à compter l'un sur l'autre. Là, c'était différent. Parfois, je me dis que quelqu'un faisait pression sur elle. Peut-être un de ses anciens associés qui lui aurait cherché des problèmes ? Durant la guerre, beaucoup de fortunes ont crû et se sont effondrées en spéculant sur le conflit. Ça a pu créer des jalousies, non ?

— Un ancien rival économique ?

— Serait-ce si farfelu ?

Évariste se leva et fit signe à Isabeau de fermer la bouche. Il s'approcha de Dorian.

— Qu'attendez-vous de moi, exactement ? Je suis notaire, pas policier.

— La police ? Que pourrais-je bien lui dire ? « On a fait pression sur ma mère et elle en est morte » ? Non, je n'ai pas besoin de la police, j'ai besoin de réponses, de quelqu'un qui connaît ses

relations d'affaires, d'avant et pendant la guerre. De quelqu'un qui sache lire tous les documents qu'elle entassait dans son bureau, car beaucoup remontent à avant que je gère ses affaires. Je voudrais que vous fouilliez la maison et que vous me confirmiez que personne ne s'en est pris à ma mère au point de la précipiter dans la tombe.

Après un instant de réflexion, dont la solennité fut accentuée par les lumières projetées contre les colonnes blanches, Évariste se racla la gorge. Son visage devint si sérieux que, sous l'angle de l'éclairage, sa personne semblait plus perturbante encore.

— Rassurez-vous, Dorian, finit par conclure le notaire, j'étudierai avec la plus grande attention tous les documents que je trouverai au domicile de votre mère. Si la moindre chose me paraît suspecte, vous serez le premier à en être averti.

À cet instant, ce fut comme si Évariste avait donné l'extrême-onction à son invité. Celui-ci abaissa ses épaules, et son regard terni par la douleur s'illumina d'un seul coup. Le notaire venait de lui faire don de la chose la plus précieuse qu'un être humain pouvait offrir à un autre : l'espoir.

— Merci, merci beaucoup, déclara Dorian en lui saisissant la main avec chaleur.

— Je vous en prie, se défendit Évariste en la retirant avec autant de douceur que possible. Je vous l'ai dit, votre mère et votre famille comptent beaucoup pour moi. À présent, il faut vous consacrer uniquement à votre deuil et à votre sœur. Souhaitez-vous dormir aux Roches-Brunes ?

— C'est très aimable, mais je vais rentrer à Sainte-Marie. Je préfère ne pas laisser Agathe seule à la maison, et il y a très peu de route.

L'homme reprit son chapeau et son manteau avant de saluer Isabeau avec chaleur. La poignée de main qu'il échangea avec Évariste s'éternisa plus que la politesse le commandait. Le visiteur ne cachait pas l'admiration presque filiale qu'il portait au notaire. Le commis observa ce tableau comme si c'était la chose la plus exotique qu'il avait jamais vue.

Georges fit irruption pile à l'instant où Dorian allait prendre congé. En tant que spectre, il avait forcément un œil partout.

— S'il vous plaît, annonça Évariste au maître d'hôtel, veuillez raccompagner monsieur Lozac'hmer jusqu'à sa voiture.

— Bien, Monsieur.

Alors que le domestique était sur le point d'exécuter l'ordre, Évariste le retint :

— Ah, Georges, et trouvez-moi des huîtres.

— Maintenant, Monsieur ?

Maintenant ? se demanda Isabeau.

— Maintenant, Georges.



CHAPITRE 2

Le contraste soulevait le cœur. Au-dessus de l'église, le ciel nuageux était déchiré par endroits, et la lumière du soleil tenue captive au-delà de la masse s'échappait de ces plaies célestes en flèches plantées droites dans les toits. Tournée vers le sol, la tête de la jeune fille observait la cour de la paroisse avec une bienveillance navrée. Les membres délicats de son corps virginal, profondément empalé sur la croix en bronze du clocher, ballottaient à chaque coup de vent. S'écoulant avec grâce le long de l'abdomen percé de part en part, le sang glissait sur les tuiles grises comme les mèches d'une longue chevelure auburn. Au sommet de la façade en pierres, lardée de lierre Gloire de Marengo, le grand vitrail ajouta une nouvelle couleur à sa palette lorsque le fluide sombre atteignit son verre.

Selon l'orientation des percées dans le ciel, la lumière brutale jaillissant des hauts cieux frappait le corps blanc et le faisait scintiller. Le front pâle de la victime était ceint d'une couronne de branchages entrelacés dont l'extrémité de certains ramages pénétrait la peau du crâne en maculant le visage de sillons carmin. Entre les va-et-vient des mèches de cheveux clairs que la brise bougeait comme une ondée, deux billes vitreuses et fixes régnaient chacune dans une cavité orbitale aussi noire que la suie. Elles pointaient en direction d'Évariste.

— Vous vous sentez bien ? demanda Isabeau.

Le notaire cligna des yeux, et la vision de la martyre plantée sur la croix disparut, laissant l'église de Sainte-Marie-la-Grise dépourvue de toute dépouille fraîchement éviscérée.

— Êtes-vous bien certain que c'est la bonne question à poser le jour d'un enterrement ?

Le jeune homme réfléchit :

— Eh bien, peut-être pas, mais je vous ai vu pâler d'un coup, j'ai eu peur que vous fassiez un malaise.

— C'est très aimable. Je vous promets de ne pas avoir le mauvais goût de décéder avant que votre mission, ô combien plus intéressante que celles que vous avez l'habitude de prendre en charge, ne soit achevée.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, se défendit le garçon avec gêne. Vous déformez mes propos.

— Et cela me procure un intense plaisir. Agathe et Dorian ont fini de recevoir les condoléances, ils vont sortir le cercueil de l'église. Suivons le cortège.

Catherine Lozac'hmer était décédée à l'âge de soixante-neuf ans tandis qu'elle effectuait la promenade qu'elle faisait tous les jeudis matins, par n'importe quel temps, depuis près de vingt ans. De l'avis général, la dame était une riche excentrique aux idées d'indépendance et de liberté d'expression parfaitement saugrenues. Cependant, la voir arpenter régulièrement le chemin reliant Sainte-Marie à la pointe du Groin faisait partie des spécialités incontournables du village, au même titre que la broderie ou le pain des fées. C'était normal, familier, rassurant. Il n'était donc pas étonnant qu'en ce jour de solennités mortuaires quasi tout le village ait fait le déplacement pour saluer la disparition d'une partie de son histoire et de son patrimoine.

Dorian et Agathe prirent la tête du cortège, qui s'enfonça à un rythme lent dans les allées du cimetière dans le but de conduire leur mère à sa dernière demeure, bien plus humide et étroite que la précédente. Isabeau et Évariste leur emboîtèrent le pas, à bonne distance des créatures sincèrement affligées par la tristesse, ou feignant poliment de l'être. Comme souvent dans la région, l'éclaircie qui bataillait avec l'épaisse couche nuageuse était la conséquence invariable d'une averse. Et dans le silence de la procession à peine dérangé par le crissement des pas sur les cailloux, tout dans le cimetière luisait. Pierres tombales, pavés, toit de l'église : chaque élément était recouvert d'une pellicule étrangement visqueuse qui se mettait à briller à chaque rai de lumière. On eût dit que la

scène avait été vitrifiée pour la postérité. L'odeur qui remontait de la terre et de la mousse flattait le nez. Sainte-Marie était située à moins de dix kilomètres de Dinard, mais cela suffisait à atténuer les embruns marins.

Une fois la foule parvenue à destination, le prêtre se mit à louer l'exceptionnelle qualité du repos de la défunte, sans grand risque de se tromper faute de réclamations post-mortem. Cependant, de l'opinion générale, laquelle suinta entre les murmures des membres présents, la morte, en bonne croyante, aurait apprécié la conviction dont faisait preuve l'homme d'Église. Celui-ci avait à peine la cinquantaine, il était sec et petit, mais sa voix était chargée d'une spiritualité et d'une certitude contagieuses. Autour du cercueil, les villageois avaient formé un demi-cercle, pile devant l'ouverture du caveau familial. Dans l'ombre du trou poussiéreux que le personnel des pompes funèbres venait de faire en descellant la stèle, on devinait les restes rongés des cercueils d'anciens membres de la famille. La différence flagrante entre le pourrissement de ce qui se trouvait dans le tombeau et le bois flambant neuf de la nouvelle locataire rappela brutalement à tous le caractère éphémère des choses. Au bout du compte, tout n'était toujours que poussière. Et toiles d'araignées.

Maître Fauconnier et son commis s'étaient arrêtés un peu plus loin. Le jeune homme ne se rappelait pas avoir déjà assisté à un enterrement, ou peut-être cela ne l'avait-il pas suffisamment marqué. Par un mécanisme dont son cerveau gardait le secret, il ne se souvenait pas de grand-chose de son enfance. Il se demanda pourquoi le notaire tenait tant à rester à l'écart, d'autant qu'ils avaient passé la journée de la veille à tenir compagnie à Dorian et Agathe dans leur maison familiale. Il ne faisait aucun doute dans l'esprit d'Isabeau qu'Évariste et la défunte avaient été très proches. Bien que peu convaincu par les inquiétudes de Dorian à propos de l'état de sa mère avant son décès, le notaire s'était néanmoins employé à classer et étudier tous les documents de la défunte avec un zèle que le commis jugeait remarquable. La tâche s'annonçait colossale. Catherine Lozac'hmer était peut-être une femme d'une intelligence rare, et une aventurière à sa manière, mais elle n'avait aucune notion de l'art du rangement. Documents essentiels ou correspondances banales, tout était semé un peu partout dans

l'immense maison qui comptait plus de vingt pièces, chacune aussi encombrée que les autres. Bien que cette mission de recherches et de compilation s'annonçât fastidieuse, et loin des souhaits d'aventures du jeune homme, plus elle durerait, plus il resterait collé à Évariste, *donc* collé aux Roches-Brunes, *donc* loin de son alcoolique de patron. En toute bonne logique, et depuis la veille, Isabeau bénissait la paperasse mal rangée.

— Ces gens ont l'air si tristes, murmura le garçon, soudain frappé par le tableau qu'offrait le recueillement général des villageois.

— Cela dépend.

— De quoi ?

— De la place du mort dans la hiérarchie de leur bonne conscience, répondit Évariste, la tête tournée vers une tombe.

— J'ai peur de ne pas comprendre, avoua Isabeau en examinant la même tombe toute simple qui focalisait tant l'attention du notaire.

— La dalle a moins d'un mois, exposa Évariste, l'air grave, et, selon les dates inscrites, c'est un enfant de trois ans qui se trouve en dessous. N'y a-t-il rien de remarquable, ici ?

Non, pensa immédiatement Isabeau, mais il fit semblant de réfléchir à la question.

— Je ne vois pas, finit-il par dire après un temps de concentration qu'il jugea acceptable.

— Il n'y a ni fleurs, ni épitaphe, et un entretien minimum qui laisse déjà à désirer.

Le jeune homme observa à nouveau le cippe et, en effet, la sobriété qui s'en dégageait ressemblait fort à une froide indifférence. Isabeau haussa les épaules et répondit sur un ton un peu sec :

— Il n'y a que dans les livres qu'on place les enfants au centre des préoccupations familiales, ou peut-être dans la capitale chez les riches. En réalité, dans la région, tant qu'ils n'ont pas atteint dix ans et qu'ils ne peuvent pas travailler, ils n'intéressent personne, vivants ou morts.

Évariste braqua ses yeux pétillants en direction de son commis et le détailla aussi intensément que s'il était en train de le disséquer.

— Votre jeune âge est censé vous dispenser de ce genre de cynisme.

— Mon jeune âge me permet de me rappeler sans difficulté la condition des enfants dans ce monde.

Le notaire croisa les bras dans son dos, comme s'il allait donner une conférence. Les yeux plongés dans le ciel, il sembla puiser dans de lointains souvenirs.

— Je ne suis pas né à Paris, confia-t-il.

— Ah oui ? questionna Isabeau, qui crut voir une brèche dans laquelle s'engouffrer. Et puis-je vous demander où vous êtes né ?

— Au Congo.

Le jeune homme ne cacha pas sa surprise, de la même façon qu'il ne savait rien cacher aux autres de ses émotions.

— *Au Congo*, répéta-t-il avec autant d'admiration que s'il s'était agi d'un monde magique.

— Oui, mais chez les *riches*, nuança Évariste non sans sarcasme, ce qui m'a amené bien d'autres sujets d'interrogation. Vous ne devriez pas être aussi dur concernant le souvenir de ceux qui vous ont mis au monde.

La colonne vertébrale du commis se raidit douloureusement.

— Je crois au contraire que je peux l'être.

— Choisir sciemment un prénom féminin de reine pour un garçon de la campagne n'est pas une décision anodine.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien de plus que cela. Souvenez-vous : en vérité, je n'ai aucun don de vision.

Évariste détourna le regard et constata que la foule se mettait en mouvement.

— Ah, je crois que c'est terminé, déclara-t-il. Attendons que les gens se dispersent, puis nous rejoindrons Dorian et Agathe.

Au bout d'une bonne demi-heure, la foule avait quitté le cimetière et il ne restait plus que les enfants Lozac'hmer, le prêtre, ainsi que deux hommes d'importance, au vu du costume et du chapeau qu'ils portaient. Dorian fit signe à Évariste de les rejoindre, tandis que sa sœur s'excusait poliment auprès de ces messieurs pour rentrer se reposer.

— Mon cher ami, je tenais à vous présenter Monsieur le maire de Sainte-Marie : André Marchadier, le père Joachim, et le

docteur Alexandre Landreyt., Messieurs, voici Évariste Fauconnier, notre notaire et surtout grand ami de la famille, ainsi qu'Isabeau Le Du, son assistant.

« *Assistant* », *c'est mieux que commis ?* ne put s'empêcher de se demander Isabeau avant de se ressaisir et de saluer respectueusement ces notables.

— Je me disais bien que je ne vous avais jamais vus à l'office avant, remarqua le prêtre.

— Vous ne m'auriez guère vu plus si j'avais résidé à Sainte-Marie, ironisa le notaire sans prendre la peine de nuancer son propos.

— Voyez-vous, Évariste, ces messieurs ont été d'un grand soutien pour ma mère les derniers temps, intervint Dorian afin de couper court à tout débat théologique.

— Oh, je n'ai malheureusement pas pu voir votre mère aussi souvent que je l'aurais voulu, déplora l'homme d'Église.

— Pas assez assidu ? piqua le notaire.

— Il y a, hélas, un peu de ça. Voyez-vous, je gère dans les faits les paroisses de Dinard, Sainte-Marie et Cancale avec un autre prêtre, et nous sommes obligés d'alterner. Nous avons quelques bénévoles qui demeurent sur place, mais ce n'est pas pareil.

— Alors la religion a, elle aussi, du mal à recruter, malgré ses solides arguments d'embauche : le célibat mais la vie éternelle, le devoir de secret mais les conversations avec Dieu ?

Le père Joachim se fendit d'un sourire plein de compassion, et Isabeau nota que cela crispa Évariste.

— Je sens que la question de l'Église vous met mal à l'aise, fit gentiment remarquer le prêtre.

— Oh, pas du tout, mon père. Dieu et moi avons simplement une relation un peu compliquée, mais rien de grave. Et c'est entièrement Sa faute.

— Nous sommes beaucoup à penser un peu pareil, sans vouloir vous offenser, mon père, ajouta le maire André Marchadier en caressant sa belle barbe noire taillée en pointe. Dorian nous a dit que vous veniez de Paris ? J'espère que vous trouverez notre ville agréable. Si vous avez un peu de temps, je vous conseille de faire quelques promenades sur les sentiers marqués. En général, les touristes en sont ravis.

Avant qu'Évariste ne puisse répondre, Dorian s'empressa de préciser :

— Je crains que ma mère ne lui ait pas facilité la tâche, concernant la succession. Elle n'était guère ordonnée, et le pauvre a déjà passé la journée d'hier le nez dans les tiroirs.

— J'adore les tiroirs, précisa Évariste, ils sont comme de grosses boîtes cadeaux.

Si les cadeaux ressemblaient vraiment à ce qu'ils avaient trouvé dans les fameux tiroirs, Isabeau regrettait soudain beaucoup moins de n'en avoir jamais eu.

— Je croyais que votre mère avait fait toutes les démarches et que vous gériez ses affaires depuis quelques années déjà, s'étonna le docteur.

Dorian fut pris de court.

— C'est exact, répondit Évariste, mais vous savez comment sont les notaires : il nous faut les documents en trois exemplaires et, si possible, contresignés par plusieurs témoins. Nous n'avons jamais assez de témoins. Je fais donc en sorte de calmer mes pulsions sans trop déranger Agathe et Dorian, qui ont déjà fort à faire.

L'explication sembla satisfaire tout le monde.

— Cette église ne sera plus la même sans elle, lâcha soudain le prêtre avec une expression de profonde mélancolie. Même si ces dernières semaines elle se faisait plus discrète ici, quand je revenais chaque vendredi je sentais son parfum fleuri mêlé à celui de l'encens et des cierges. C'était un vrai plaisir de converser avec elle. Quel esprit subtil.

— Elle nous manquera à tous, renchérit le docteur, bien que je pense qu'elle me haïssait de toutes ses forces.

— Elle n'était pas tendre avec vous, il est vrai, plaisanta Dorian en laissant venir à lui certains souvenirs qui mouillèrent ses yeux.

— C'est le moins qu'on puisse dire ! Une fois, elle a carrément refusé que j'entre chez elle pour une consultation. Une autre fois, elle me laissait attendre presque une heure avant de daigner me voir. D'après elle, c'était le fait de consulter les médecins qui donnait des maladies.

Le petit groupe échangea un rire discret, excepté Évariste qui sembla ne pas comprendre la plaisanterie.

— Bien, messieurs, finit par conclure le maire, je vais devoir vous laisser. Mon cher Dorian, si vous avez besoin de quoi que ce soit, je vous en prie, faites-le-moi savoir. Nous aurons, j'en suis sûr, l'occasion de nous revoir.

Le départ de l'élu sonna celui des autres. Dorian, Évariste et Isabeau prirent tranquillement le chemin du retour. Sainte-Marie était un gros village semblable à tous ceux de la région. Des rues étroites et pas toujours pavées s'articulaient autour d'une coquette place centrale sur laquelle donnaient les principaux commerces ainsi que l'hôtel de ville. Les bâtiments étaient tous assez simples, mais le nombre d'arbres plantés entre eux donnait une certaine élégance à l'ensemble. À peine s'éloignait-on du centre du village que de belles maisons bourgeoises se mettaient soudain à fleurir sur le sentier.

La demeure des Lozac'hmer était imposante. Elle était installée un peu en hauteur, et ses murs en pierre couleur vert de gris sur les façades et en ligne de contour rouge autour de chaque ouverture donnaient immédiatement le ton. Les chambranles des fenêtres étaient surmontés d'un arc plein cintre savamment sculpté. Chaque linteau possédait une jolie découpe géométrique digne d'un vrai petit château. La galerie reliant les deux extrémités du bâtiment en U abritait non seulement une belle promenade, mais accueillait surtout en grande pompe le visiteur. Et si celui-ci avait encore besoin d'être convaincu de la splendeur du cadre, la toiture arrondie en tuiles anthracite achevait de rendre cette demeure de quatre étages unique en son genre.

À peine les trois hommes eurent-ils franchi le seuil de la porte principale qu'Henriette, la fidèle intendante de la maison, leur sauta littéralement dessus.

— Monsieur Dorian ! s'exclama-t-elle, les yeux plus ou moins hors de leurs orbites. Je commençais à m'inquiéter ! Le facteur vous attend dans la cuisine depuis dix minutes. Il doit vous faire signer des accusés de réception, et il dit qu'il prend du retard dans sa tournée à cause de vous.

— Il est déjà onze heures ? s'étonna Dorian.

— Quelle autre heure voulez-vous que ce soit avec lui ? s'agaça la domestique. Il est impossible ! C'est un jour de deuil, bon sang de bois ! Il peut quand même le comprendre !

— Cet homme est réglé comme une horloge, soupira le fils Lozac’hmer. Vingt ans qu’il fait sa tournée, vingt ans qu’il est persuadé qu’on ne lui pardonnerait pas une minute de retard. Je ne suis pas certain que l’enterrement de ma mère soit pour lui une excuse valable. Messieurs, je vais devoir vous laisser, pour aller désamorcer une crise diplomatique.

Sur ces mots, l’homme partit en direction de la cuisine.

— Bien, fit Isabeau, je vais me remettre à mon classement.

— Sûrement pas, maugréa Évariste en fixant la domestique avec autant de méfiance que s’il avait surveillé un crotale.

Le commis ne put réprimer un soupir. Henriette était l’archétype de la vieille fille gentille mais limitée dont la vie s’était résumée à compiler ragots et superstitions. Afin de remplir une existence morne et sans réelles perspectives de changement, elle surchargeait son quotidien de rituels et de théories en tout genre sur le monde et les gens. Gare à ceux qui ne rentraient pas dans son jeu, qui frisait l’obsession, car ils prenaient le risque de déclencher une nouvelle session divine des dix plaies d’Égypte. Cependant, comme elle avait toujours été d’un grand soutien pour la famille, chacun dans la maison faisait comme si ses lubies étaient normales, voire nécessaires, au bien-être du clan.

Toute petite, un peu rondelette, cette femme à qui il était difficile de donner un âge ressemblait à une sorte de bouchon de champagne. Son visage joufflu, constellé de couperose, était entouré d’une tignasse rousse impressionnante, comme une sorte de gros nid d’oiseau. Une tête toujours en mouvement et des yeux constamment écarquillés lui donnaient un drôle d’air de chouette. Une grande partie de la journée de la veille, Isabeau avait assisté au spectacle navrant d’Évariste tentant de communiquer avec elle afin d’obtenir les clefs de certains tiroirs restés clos. En vain. Il y avait toujours un sujet qu’Henriette trouvait infiniment plus intéressant à aborder que celui du lieu où pouvaient se cacher ces fameuses clefs. Au ton que le notaire venait d’employer avec le jeune homme, il avait dans l’intention d’essayer une nouvelle approche et, visiblement, il souhaitait que son commis souffre autant que lui de l’expérience.

— Hier, entama Évariste, vous avez dit que vous retrouveriez la clef des tiroirs du bureau du premier, vous rappelez-vous ?

— Non, répliqua Henriette en défaisant le torchon qu'elle tenait serré contre elle et dans lequel se trouvait une énorme boule de pain noir.

— *Si*. Vous m'avez promis de chercher cette clef.

— Ah oui, vous êtes sûr ?

— Isabeau ? interPELLa Évariste sur un ton passablement lassé.

— Pa... Pardon ? bredouilla le garçon, qui avait espéré faire simplement office de figurant dans l'affaire.

— Voudriez-vous confirmer que c'est bien ce qu'elle nous a promis, hier ?

Le commis n'était pas certain que son témoignage aurait une quelconque valeur aux yeux de la domestique, mais il obtempéra :

— Oui, oui, je confirme.

— Non, je crois pas. Ou alors... non. Ah, peut-être, effectivement, fit Henriette en coupant des morceaux de pain.

— Complètement ubuesque, murmura le notaire, avant de se tourner vers Isabeau. Ça veut dire...

— Je sais ce que ça veut dire, rétorqua Isabeau en se massant la nuque. Et ce n'est pas le mot que j'aurais employé, dans le cas présent.

— Et quel mot auriez-vous employé ?

— Langage de rue, vous ne comprendriez pas.

Les lèvres d'Évariste se tordirent d'un sourire. Revenant à son mouton, il se mit soudain à frapper la table comme s'il toquait à une porte.

— On se fixe, Henriette, on se fixe, et on se concentre.

— Je suis concentrée, c'est vous qui ne m'écoutez pas ! Je vais vous la trouver, cette clef, mais pas tout de suite.

— Isabeau ?

Ce dernier aurait bien aimé qu'Évariste perde cette détestable nouvelle habitude de le solliciter sans lui expliquer au préalable ce qu'il attendait de lui. Comme si la façon dont il prononçait son prénom pouvait suffire à elle seule à l'orienter sur ce qu'il était censé dire ou faire ensuite. Personne ne communiquait de cette façon. On faisait au moins quelques gestes.

— Mademoiselle, improvisa Isabeau, ce que monsieur Fauconnier essaie de vous dire, c'est que, pour que la succession

se termine vite et que la famille puisse passer à autre chose, nous avons *vraiment* besoin de votre aide et de cette clef. Est-ce bien cela ?

— Oui, maugréa Évariste, même si je l'aurais faite plus courte.

Eh bien, il fallait le faire vous-même, ronchonna le garçon au plus profond de lui.

— « *Passer à autre chose* » ? s'étonna la vieille fille. Vous croyez que c'est si simple ? Aucune chance que cette famille puisse *passer à autre chose*, ou que le village puisse *passer à autre chose*. Vous, les citadins, vous ne savez rien. Aidez-moi à distribuer le pain, et je vous trouverai cette clef.

Sans leur laisser le temps de protester, Henriette colla plusieurs morceaux de miche dans les mains des deux hommes, puis elle se mit à parcourir la pièce et déposa des miettes un peu partout.

— Que faites-vous ? interrogea Isabeau en contemplant le singulier manège.

Évariste le fusilla du regard.

— Cette famille est rattrapée par les mauvais esprits du village, déclara Henriette avec emphase.

— La faute aux petits lutins, laissa échapper le notaire en jetant avec la plus grande désinvolture ses miettes sur le sol sous les yeux réprobateurs de la domestique.

— Les *petits lutins*, comme vous dites, ils ont rien à voir avec ça. Ils existent pas, car s'ils avaient existé, pour sûr qu'ils vous auraient déjà joué de bien vilains tours.

— Dans ce cas, ma chère, soyez rassurée. Ils ont été très actifs.

— Moquez-vous de ce que je raconte, ça me touche pas. Ici, vous êtes pas dans votre grande ville. Ici, c'est mon pays, et je le connais bien. Je sais observer ce qu'on voit et communiquer avec ce qu'on ne voit pas.

— Comment cela ? persista le commis, intrigué.

— Votre curiosité est un véritable fléau, mon cher.

— Je m'intéresse, c'est tout. Vous devriez en faire de même, sinon pourquoi cette charmante demoiselle nous aiderait-elle ?

— Parfait ! Tentons-la, votre approche en papier, céda Évariste avant de tourner son attention vers Henriette et son

émiettement. De quoi parlez-vous, exactement ? Cette ville aurait-elle des choses à cacher ? Je veux dire, plus de choses à cacher que toutes les autres villes de tous les autres coins du monde ?

— Ah oui, là, vous vous intéressez bien, nota Isabeau sur un ton de reproche qui lui échappa.

— Le monde a changé, messieurs, les gens croient plus dans le progrès qu'en n'importe quoi d'autre. Le progrès, c'est la nouvelle religion. Ils ont oublié qu'on a vécu bien plus longtemps sans qu'avec. Et que la nature régnera toujours sur les Hommes. S'ils cessent de l'écouter et de la respecter, alors tout ira mal. Et tout va déjà mal.

— Lancez-vous dans la politique, conseilla Évariste avec une pointe de sarcasme.

— Ça a déjà commencé, continua Henriette sans écouter le notaire et comme possédée par son raisonnement. Si personne écoute ce qu'*il* a à dire, on ira de malheur en malheur.

— Qui ça, *il* ? interrogea Isabeau.

— Le peuple invisible.

— Oui, s'il était visible, on l'écouterait plus facilement, crut bon de faire remarquer Évariste. Mais qu'entendez-vous par « *peuple invisible* » ?

— Les *fées*, révéla la domestique avec solennité.

Le notaire et son commis marquèrent un temps d'arrêt.

— Bien, alors, si nous en revenions à notre affaire ? trancha Évariste.

— Vous devriez pas le prendre de haut, mon bon Monsieur, reprocha Henriette. J'ai pas beaucoup d'éducation, mais ça veut pas dire que je suis bête. Les fées sont les enfants chéris de la nature. Et elles ont beaucoup de choses à nous dire, si on les écoute. Dans la région, je peux vous citer des dizaines de cas de gens qui ont, au moins une fois, croisé des lavandières de nuit, des vouivres, ou bien des fées des houles. Et ceux qui les ont pas écoutées comme il faut, ils l'ont regretté.

— Bien, écoutons-les, alors. Savent-elles où sont les clefs ?

Henriette lui jeta un regard noir.

— Je vous en veux pas, parce que *vous*, vous savez pas. Mais, moi, je m'inquiète pour cette famille, et je ferai ce qu'il faut pour la protéger. Et pour ça faut être gentils avec les fées du foyer, sinon

tout se détraque dans la maison. La preuve avec Madame. J'arrêtais pas de le lui dire. Il faut se protéger et faire des offrandes pour attirer leur protection. Mais elle était comme vous : têtue comme un cochon.

— Comme une *mule*, rectifia Évariste.

— Hein ?

— Les cochons ont plein de défauts, mais pas celui de l'entêtement. Ce sont les mules qui sont de vraies *bourriques*.

Isabeau ne put s'empêcher d'étouffer un rire, qui échappa fort heureusement à Henriette et évita une nouvelle digression laborieuse à la conversation.

— Pourquoi dites-vous que Madame Lozac'hmer aurait dû vous écouter ? relança le notaire.

— Elle était pas tranquille, ma maîtresse, je le voyais bien ! Quelque chose la contrariait, et elle a jamais rien dit. C'était une sacrée femme. Quand je pense comment elle est morte. Avec la Marie ! C'est une gentille gosse, celle-ci, mais elle avait pas ce qu'il faut dans la tête pour la rassurer. Quand elle m'a raconté ce qui s'est passé, je m'en suis voulu de pas avoir été là. Moi, j'aurais su quoi lui dire.

— « *Quoi lui dire* », pourquoi ? insista Évariste sous l'œil interrogateur d'Isabeau.

— C'est la Marie qui me l'a dit. Elle était là juste avant que Madame meure. Madame lui a dit des choses, et bien sûr cette pauvre gosse elle a rien compris, et Madame elle est partie encore plus angoissée de pas avoir été comprise ! C'est un coup à pas trouver le repos éternel, ça, et à finir en dame blanche. Quel malheur !

— Qui est cette « *la Marie* » ?

— Mon aide-cuisinière. Elle vient trois fois par semaine, elle m'aide à plumer les poules. J'ai horreur de ça, ça me fait tousser. Et puis j'ai déjà tellement de travail, la maison est grande. Vous l'avez pas croisée ?

— Qui, ça, la poul... la Marie ?

— Oui.

— Non.

— Vous voulez la voir pour qu'elle vous explique ?

— Oui, j'aimerais beaucoup la rencontrer.

À cet instant précis, Isabeau se serait bien tapé la tête contre le mur, si sa tête n'était pas le seul bien auquel il tenait un peu en

ce monde. Henriette ouvrit la fenêtre, se pencha, et se mit à hurler « Marie ! » plusieurs fois de suite.

— Vous êtes sûr que je ne serais pas plus utile à l'étage à trier les courriers ? tenta le commis.

— Oui, j'en suis sûr.

Après quelques interminables minutes fort douloureuses pour l'ouïe de quiconque pouvait passer par là, les deux hommes entendirent une voix éraillée répondre aussi fort à l'interpellation. Peu de temps après, une jeune fille blonde comme les blés, d'une vingtaine d'années à peine, assez grande et massive, fit son entrée dans la pièce, une poule morte, ou sur le point de l'être, dans une main. Évariste recula d'un pas.

— J'ai fait quelque chose de mal ? demanda Marie, l'air coupable.

— Pas du tout, enfin ! Ce sont des messieurs de la ville qui voudraient savoir ce qu'il s'est passé avec la maîtresse quand tu l'as trouvée sur le sentier. Tu te rappelles ?

— Ben, ce qu'il s'est passé, c'est qu'elle est morte.

Le notaire prit une profonde inspiration et fit disparaître l'air de dégoût mêlé de lassitude profonde qui était apparu sur son visage à la minute où la jeune fille était entrée. Il s'avança vers elle.

— Ce que je voudrais savoir, c'est ce qu'elle vous a dit un peu avant de mourir.

Marie ouvrit la bouche. Elle venait de comprendre le sens de la question.

— Elle était pas bien du tout. C'était comme ça depuis des semaines, mais là c'était vraiment pire. Je veux pas dire du mal d'une morte, Monsieur, oh ça non, ça porte malheur, mais je crois qu'elle savait plus trop ce qu'elle disait. Elle m'a fait de la peine.

— Pourquoi dites-vous qu'elle ne savait pas ce qu'elle disait ?

— Ben, elle a cru que j'étais un homme.

— C'est-à-dire ?

— Vous êtes sûr que je vais pas avoir de problèmes ?

— Non. Je veux dire oui.

L'aide-cuisinière inspira, et se concentra en frottant machinalement la tête de la poule contre son menton.

— Elle revenait de l'église, comme tous les jeudis, et c'est au milieu du sentier que je l'ai vue clopiner. Vous savez, comme les

gens qui ont trop bu, quoi. Alors j'ai couru vers elle, mais le temps que j'y arrive elle s'était trouvée mal. Le bon Dieu m'en est témoin, la voilà qui tombe la tête la première, le nez dans les cailloux ! Alors moi, ben, je la retourne pour l'aider. Voyez ? Comme ça.

La jeune fille reproduisit le geste pour montrer à ses interlocuteurs qu'elle avait fait ce qu'il fallait, et, ce faisant, une nuée de plumes s'envola dans la pièce, suivie d'un ultime couinement d'agonie du pauvre volatile.

— Alors après, je lui ai demandé ce que je devais faire. Moi, j'ai jamais vu quelqu'un tomber comme ça. Elle respirait mal, ça faisait un drôle de bruit dans sa gorge. Mais elle a réussi à me parler quand même. La pauvre Madame.

— Et donc ? s'impatienta Évariste.

— Je crois qu'elle a pensé que j'étais son fils, ou peut-être bien le docteur, parce qu'elle m'a appelée « Monsieur ».

— *Monsieur* ?

— Parfaitement, elle a dit quelque chose comme... « Monsieur, c'est un bon coup ».

Le silence se fit.

— Pardon ? hoqueta le notaire.

— Enfin, c'était pas tout à fait ça. Un *genre* comme ça.

— Mais c'était *genre* quoi, alors ?

— Je me rappelle plus.

— Essayez encore. Ça va vous revenir, ordonna froidement Évariste.

La domestique soupira, mais sa docilité naturelle la fit se concentrer.

— C'était... Attendez... Une chouette phrase. Elle savait en dire, des beaux mots, Madame. Ah oui ! « Monsieur, n'est-ce pas un bon coup ? » Voilà.

— Vous êtes sûre ?

— Oui. C'est pour ça que je crois qu'elle pensait que j'étais le docteur, ou son fils. Je vous l'ai dit, qu'elle allait pas bien. Tout le monde voit bien que je suis une fille.

— Eh bien...

— Merci beaucoup, Marie, interrompit Isabeau avant qu'Évariste ne termine sa phrase, quelle que soit la phrase qui était sur le point d'être terminée.

— Je peux y aller ? interrogea la jeune fille, qui donnait l'impression de vouloir en finir au plus vite.

— Bien sûr, ma petite, répondit Henriette. Tu as fait ce qu'il fallait, ne pense plus à cette histoire.

La jeune domestique s'exécuta, un sourire satisfait aux lèvres, dévoilant une dentition approximative. Isabeau remarqua que le notaire avait l'air plus contrarié que d'ordinaire.

— C'est ce que je vous disais, conclut Henriette. Elle est gentille, mais la lumière passe un peu à travers ses yeux, la pauvre.

Voyant Évariste absorbé dans ses pensées, Isabeau décida de mettre fin à l'entrevue :

— Nous allons retourner dans le bureau de madame Lozac'hmer. Pendant ce temps vous pourriez peut-être nous apporter la clef, lorsque vous aurez terminé ?

Il accompagna sa demande d'un sourire parfait qui accentua sa beauté insolente. Henriette se mit à rougir jusqu'à la racine des cheveux.

— Je vous le promets, dit-elle dans un souffle. J'ai deux miches à émietter, et je vous trouve ça.

— Merci beaucoup.

Évariste ne remarqua pas le départ de la domestique, et ce ne fut qu'au bout de plusieurs minutes de silence qu'il parut se rap-peler l'endroit où il se trouvait. Il tourna les talons, et, sans pronon-cer le moindre mot, gravit les marches de l'immense escalier du hall d'entrée pour se rendre dans le bureau de la défunte. Flairant quelque chose de singulier dans la précipitation du notaire, Isabeau s'élança derrière lui.

— Pourquoi avez-vous tant tenu à interroger l'aide-cuisinière ?

— Je ne sais pas, répondit Évariste d'un ton absent.

— Bien sûr que si, vous le savez.

Une fois dans le bureau, le notaire parcourut la pièce du regard, comme s'il cherchait quelque chose.

— L'être humain est une machine remarquable, commença-t-il à expliquer à son commis. Malgré le pouvoir de son imagination et de son intelligence, la plupart du temps il fait et refait toujours les mêmes choses, parce que la répétition est rassurante. On a tous nos petites habitudes, et même des façons de nous comporter que

nous répétons continuellement jusqu'à ce qu'un événement vienne nous perturber.

— Que voulez-vous dire ?

— Si je vous demande de me donner le livre qui se trouve devant vous, vous allez l'attraper d'une certaine façon, qui est la vôtre, et me le tendre toujours de la même manière. Vous ne réfléchirez pas à votre geste, vous le ferez simplement par automatisme, parce que ce geste est pour vous quelque chose de banal. Par contre, si je vous demande de refaire la même chose en sautant à cloche-pied et en me récitant trois vers de la pièce de Racine de votre choix, alors là je suis presque certain que vous serez perturbé. C'est une loi universelle qui se vérifie à chaque fois, croyez-moi.

— Comme le coup des huîtres, se remémora Isabeau en soupirant. Vous vouliez voir la réaction de Georges face à une demande inhabituelle.

— Tant que rien ne vient perturber votre routine, vous réagissez de la même façon et rien n'interpelle votre entourage car il est, lui aussi, habitué à ce que vous réagissiez comme vous le faites toujours.

— Ce qui vous gêne, donc, c'est la façon dont madame Lozac'hmer a réagi juste avant sa mort ? Cela vous paraît étrange parce qu'elle a réagi bizarrement.

— C'est exact.

— Je croyais que vous n'aviez pas tenu compte du témoignage de Dorian. Cette Marie vous aurait-elle plus convaincu ?

— Je pense que Dorian est très perturbé par la mort de sa mère, dont lui et sa sœur étaient très proches. Il ne peut être objectif la concernant. Mais Henriette tout comme cette Marie ont bien moins de raisons d'être perturbées. Cette espèce de chouette est d'une nature si simple que je la pense incapable de concevoir le moindre mensonge. Quant à la cuisinière, c'est déjà un miracle qu'elle sache aligner deux mots, alors envisager qu'elle puisse inventer une histoire, ce serait surestimer ses capacités. Donc, Catherine n'était pas elle-même à la fin de sa vie, au point que son comportement jusque-là si prévisible frappe l'esprit de tous ses proches. Peut-être que Dorian a finalement raison. La fortune de Catherine faisait des envieux. Un chantage, pourquoi pas ?

— Ne pensez-vous pas que cela aurait pu avoir un lien avec sa santé qui déclinait ? Après tout, elle n'était plus toute jeune.

Frottant son menton bien dessiné du bout des doigts, Évariste réfléchit. Il fit les cent pas dans le bureau, rangeant machinalement de vieux livres d'histoire pour qu'ils soient tous parfaitement alignés sur les étagères.

— Ce qui est étrange, poursuivit-il tout en étant absorbé par ce qu'il faisait, c'est qu'au seuil de sa mort, alors qu'elle est agonisante et qu'elle se sent mourir, elle semble parfaitement rationnelle.

— Vous trouvez ? Pourtant, ce qu'elle a dit à Marie n'a pas l'air très cohérent.

— Au contraire. Elle a dit : « Monsieur, n'est-ce pas un bon coup ? » La phrase est parfaite, et Marie n'a pas eu l'air de dire qu'elle avait hésité, parce qu'elle l'a dite d'une traite. Ça sonne tellement peu naturel et emprunté, ne trouvez-vous pas ?

— Sauf que Madame Lozac'hmer pensait s'adresser à un homme, alors que c'était sa cuisinière qui lui portait secours. Ça, c'est bien un signe qu'elle divaguait.

Tout à coup, Évariste se figea, et répéta plusieurs fois le mot « *ver* ». Face à l'étagère qui exposait les livres d'histoire, classés par siècle, il pâlit à l'extrême en fixant la tranche d'un ouvrage.

— Vous n'allez pas vous trouver mal ? s'inquiéta Isabeau, un tantinet obsédé par le risque d'évanouissement.

— Mon ami, je crois qu'il est arrivé quelque chose de grave à Catherine.

— Oui, elle est *morte*, rappela le commis. La mort, c'est très grave, en soi.

— Je pense qu'elle a été *assassinée*.

— Ah oui, *ça* c'est plus grave.

Pour découvrir la suite de J'agonise fort bien, merci et commander le roman, [suivez le guide](#).